

Le sexuel et la psychanalyse : une théorie impossible ?

« L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. »

Jacques Lacan (1974).

Vous vous souvenez du voyage en Amérique, au cours duquel Freud aurait dit «ils ne savent pas que nous leur apportons la peste». Quand on se rappelle la violence des accusations portées, en Amérique, contre les thèses freudiennes et plus spécialement contre les thèses sur la sexualité féminine, car on oublie un peu vite que Freud fut l'inventeur de la jouissance vaginale, on se dit que sans le vouloir peut-être, Freud – par I.P.A. interposée – leur aura posé des problèmes pendant des décennies avec son déplacement du clitoris au vagin, considéré comme l'accomplissement d'une sexualité proprement féminine. Est-ce un retour du balancier ? Car aujourd'hui nous reviennent des Etats-Unis des questions qui touchent à l'identité et qui se posaient massivement en Europe et plus singulièrement en France dans les années 70-80 et qui interpellaient à cette époque des psychanalystes Lacan par exemple et des philosophes comme Deleuze et Foucault. Ces questions issues de ce que l'on a appelé la révolution sexuelle, impliquaient la subjectivité et le champ politique. Qu'est-ce qu'être un homme ? Est-il naturel d'être une femme ? Qu'en est-il du corps et de la jouissance ? La sexualité a-t-elle une histoire ? Les pratiques sexuelles transforment-elles la pensée ? Il ne se passe pas une semaine qu'un sujet de cet ordre ne soit discuté dans les médias. On lit désormais sous la plume de scientifiques autorisés, de juristes, des points de vue en rupture avec ce qui constitue les idées dominantes en la matière. En revanche peu d'études sur la question de l'homoparentalité et ses incidences sur l'élevage d'un enfant, à part celle de l'American Academy of pediatrics (AAA) qui regroupe près de 60 000 pédiatres qui nous apprend que les études empiriques relatives aux enfants élevés par des parents de même sexe réalisées à ce jour ne semblent pas montrer qu'il existe des différences significatives du point de vue émotionnel, cognitif, social ou sexuel entre eux et les enfants de couples hétérosexuel, eh bien à part cette étude on n'a pas grand chose . En France il n'y a pas de recherches financées ou très difficilement car c'est préjudiciable à une carrière universitaire potentielle, il n'y a pas d'intérêt là-dessus au sein du Conseil national universitaire, les doctorants parfois maquillent de façon très neutre le thème de leurs recherches, genre « le travail éducatif des parents » ! Les recherches sur la pédagogie pullulent le champ de la parentalité est déserté. D'autres parlent au nom de leurs convictions. Catherine Mathelin psychanalyste nous dit par exemple que « pendant qu'on dit que les homos ne devraient pas élever des enfants, on ne s'occupe pas du rythme auquel les hétéros bousillent les leurs », pour notre collègue Jean-Pierre Winter en revanche l'homoparentalité fabriquera des psychotiques. Ou concernant la mise à mal de l'ordre symbolique dont témoignent ces nouvelles questions ou ces nouvelles pratiques, on peut désormais lire « que ceux qui s'intéressent d'assez près à la question savent que la théorie dite de l'«ordre symbolique» n'est pas grand-chose de plus qu'une mise en forme pompeuse de clichés valorisant l'hétérosexualité, dépourvue de fondements empiriques, et injustifiée du point de vue conceptuel ». Dans un article intitulé « Quand le sexuel fait loi » Marcela Iacub¹ (qui vient de publier dernièrement *L'empire du ventre*) juriste nous dit que c'est pour montrer qu'on n'adhère plus à une conception normative de la sexualité mais qu'on en épouse toute la diversité, qu'on a introduit dans la loi la notion de «sexuel». En effet, depuis la réforme de 1980, on a redéfini le viol à partir de critères «dénormés» comme «*tout acte de pénétration sexuelle de quelque nature*

¹ Journal *Libération*, rubrique Rebonds, mardi 19 octobre 2004

qu'il soit», alors que la jurisprudence de jadis ne l'appliquait qu'au vieux coït vaginal. « Imaginons nous dit-elle non sans humour qu'un fétichiste se jette à nos pieds pendant que nous sommes tranquillement assis à la terrasse d'un café, et qu'il nous arrache d'un air lubrique notre bottine pour s'échapper et en tirer des jouissances indues. Doit-on considérer cet acte comme un vol ou comme une agression sexuelle ? Il est peu probable que les juges d'aujourd'hui retiennent cette dernière hypothèse. Ces jouisseurs insolites sont ignorés comme agresseurs sexuels [...] La distinction entre sexuel et non-sexuel reconduit ainsi celle entre le normal et le pathologique, au prix d'une légère modification de ses frontières ». Du côté de l'anthropologie, même Françoise Héritier² traditionnellement très prudente sur ces questions là en vient, et elle le reconnaît elle-même, à exprimer une pensée moins naturalisante, moins univesalisante. Alors que Claude Meillassoux³ ou Maurice Godelier⁴ de façon encore plus tranchée pour sa part nous disent que nulle part la parenté ne constitue le fondement de la société : c'est elle, au contraire, qui, préexistant à l'alliance et aux filiations les encadre et les détermine et non l'inverse. Godelier nous suggère que la famille homoparentale avec son désir d'enfant et sa volonté de transmission, loin d'être une aberration et de dynamiter la norme sociale, vient paradoxalement la conforter. Qui dit parenté dit prohibition de l'inceste. Selon Lévi-Strauss la prohibition de l'inceste a pour fondement l'échange des femmes par les hommes et entre les hommes. Celle-ci n'a aucun fondement biologique et n'est pas si universelle qu'on l'a prétendu, nous dit Godelier il n'est pas vrai non plus qu'autour de l'inceste se soit opéré le passage de la nature à la culture, de la horde primitive à la société humaine, comme pensaient Freud et Lévi-Strauss. Il faut cependant constater que beaucoup de psychanalystes pour qui la construction psychique d'un individu exigerait qu'il ait été élevé par un père et une mère, que beaucoup d'anthropologues pour qui la parenté c'est l'alliance entre deux groupes à travers l'union d'un homme et d'une femme, s'opposent à cette revendication de l'homoparentalité. Les premiers parce qu'ils ne savent plus où caser le complexe d'Œdipe, les autres parce qu'ils n'y retrouvent plus l'axiome sacro-saint de l'échange des femmes par les hommes entre les hommes qui est le fondement de la prohibition de l'inceste pour Lévi-Strauss.

Aujourd'hui se proposent donc en France de »nouveaux discours mais aussi des pensées nouvelles et des pratiques nouvelles qui ne manquent pas de chauffer les esprits et de multiplier les diatribes parmi les anthropologues, sociologues, psychanalystes, philosophes, moralistes et autres gens de l'art. Est-ce que ça veut dire que ça va mettre à mal la différence des sexes ?

Indiscutablement il y a une mise en question les mythes fondateurs de la psychanalyse de l'Œdipe à l'ordre symbolique en passant par la question de la castration. C'est ce que tente par exemple la pensée queer qui s'appuie en France sur Derrida, Deleuze, Foucault.

La pensée Queer⁵ c'est à la fois une critique de la catégorie homosexuelle mot qui apparaît au 19ème siècle qui est le siècle des catégorisations, des identifications, de classification des identités sexuelles, et de l'hétérosexualité signifiant qui naît à cette époque aussi.

Dès lors que devient le noyau rationnel de la démarche psychanalytique ?

² **Françoise Héritier** *Masculin, féminin, tome I : la pensée de la différence*, Odile Jacob, 2002 et **Françoise Héritier** *Masculin / Féminin, tome II : Dissoudre la vie*, Odile Jacob ; 2002.

³ Claude Meillassoux *Mythes et limites de l'anthropologie, le sang et les mots*, Cahiers libres édition Page deux, 2001.

⁴ Maurice Godelier, *Métamorphose de la parenté*, Fayard.

⁵ Le mot queer à l'origine est une injure qui signifie sale pédé, sale gouine, bizarre sexuellement, transsexuel, transgenre, travesti, pute, travailleur du sexe etc. Donc à l'origine c'est une injure sexuelle. Vers la fin des années 1980, une série de microgroupes aux Etats-Unis vont s'approprier cette injure pour en faire une dénomination et une action politique. C'est une démarche de politiquement incorrect, il s'agit de reprendre cette injure et de l'utiliser comme signe de dénomination et d'action politique.

Assiste-t-on à un effondrement du monopole de la psychanalyse sur le discours sexuel, sous les coups de la sexologie, du féminisme, d'une histoire des idées audacieuse et richement informée, ou des justifications théoriques invoquées par certaines minorités sexuelles ?

Je pense que nous ne pouvons pas être sourds à tout ça. Pour deux raisons. La première tient au statut même de la psychanalyse. Je dis cela comme une réponse par anticipation à ce que l'on entend parfois c'est-à-dire que selon un critère d'auto suffisance, la psychanalyse serait tellement « autre chose » par rapport à ces discours ambiants, qu'elle se suffirait elle-même. Cela voudrait dire qu'il y un langage, celui de la psychanalyse qui langagerait à lui tout seul l'inconscient. On serait alors dans l'imposition d'une langue que l'expérience psychanalytique se doit justement de maintenir ouverte parce que si la psychanalyse peut avoir certains effets c'est dans la mesure où elle n'existe pas et où du langage elle ne retient que le renouvellement. Lacan nous dit lui-même dans le séminaire *Encore*⁶ p.21 séance du 19/12/1972 « qu'il y a émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à un autre ». La deuxième raison est plus épistémologique. C'est que nous devons prendre en considération la réflexion et la pratique de ces sociologues, anthropologues, magistrats, médecins... non pas en posant la question de savoir s'ils se trompent ou pas, c'est-à-dire si ce qu'ils disent serait congruent avec la théorie psychanalytique donc recevable, mais, au contraire, en posant que ce qu'ils disent et font est parfaitement fondé, même s'ils opposent au point de vue freudien une longue liste de faits têtus. A mon avis sans la prise en compte de ce contexte, en tant que *monde symbolique*, il ne sert à rien de « faire de la psychanalyse », sauf à ajouter à la confusion. Je ne dis pas qu'il faut une sorte de culture encyclopédique préalable à la théorisation psychanalytique. Je dis qu'aucune théorisation psychanalytique ne vaut qui ne soit *déduite* des articulations d'un tel monde symbolique, avec sa logique, ses impasses, ses contradictions et ses échappées.

Nous allons en voir quelques unes.

La logique de la différence des sexes

Dès l'invention de la psychanalyse la différence des sexes a été mise à mal puisque à aucun moment Freud n'a fait fonctionner un couplage homme/femme comme étant une référence qui servirait de fondement à la pratique de l'analyse. Et lorsque Lacan publie en 1938 les complexes familiaux on l'a oublié dès cette époque il reprend cette mise à mal (sic) de la différence sexuelle pour indiquer qu'il n'y avait aucun destin biologique comme différence de base à cette soi-disant distinction h/f et il va indiquer que la famille est avant tout un fait social et politique et que si la famille n'est pas une organisation biologique, la famille conjugale réduite à 3 personnes si elle était si facilement identifiée à une famille biologique c'est parce qu'il y a simplement une identité de chiffre le chiffre 3. Cela fait un bout de temps qu'on voit la différence sexuelle comme une construction historique culturelle et sociale ce sont surtout les anthropologues qui ont commencé à dégager la différence entre la notion de sexe (on pensait que c'était justement ce qui permettait d'identifier le masculin et le féminin) et le genre c'est-à-dire tout ce qui faisait autour que c'est pas si simple que si on est de sexe dit masculin eh bien il va falloir se comporter comme un homme. Ce sont les féministes avant même ce qu'on peut nommer les post féministes queer qui ont été les premières à dire bon d'accord mais entre sexe et genre il y aussi des relations de pouvoir.

Disons que la question des genres, du nombre de sexes dépend du discours dans lequel on se trouve.

⁶ *Encore*, Livre XX, séance du 19/12/1972, p.21, Seuil, Paris, 1975 .

La solution *dominante*, depuis les Grecs jusqu'à l'orée du XVIII^e siècle a été, de fait, celle de l'unisexe : les deux genres se partagent un seul et unique sexe c'est ce que nous apprend Thomas Laqueur⁷ dans son ouvrage d'une érudition historique remarquable. Aussi choquant que cela puisse paraître à notre époque, les meilleurs esprits ont proféré durant des siècles que ce que l'homme a au dehors, la femme l'a en dedans — ce qui, bien sûr, est la marque même d'une indéniable infériorité. Galien de Pergame au II^eme siècle écrivait que l'utérus, c'est un pénis renversé. Les « pierres » de la femme (que l'on appelle, depuis à peine trois siècles des « ovaires »), ce sont des testicules (ce pourquoi, sans sourciller, on les nomma très longtemps dans les ouvrages les plus sérieux « testicules féminins »).

« Figurez-vous les parties [génitales] qui s'offrent les premières à votre imagination, n'importe lesquelles, retournez en dehors celles de la femme, tournez et repliez en dedans celles de l'homme, et vous les trouverez toutes semblables les unes aux autres »

Au fond la question moderne du « vrai » sexe d'une personne n'avait aucun sens à cette époque parce qu'il n'y avait jamais qu'un seul sexe à trouver et que tout le monde le devait partager, du guerrier le plus fort au courtisan le plus efféminé, de la plus agressive des mégères à la plus douce des pucelles. Le savoir anatomique pouvait augmenter, (comme par exemple à la Renaissance ou au XVII^e siècle), apporter donc des éléments en contradiction flagrante avec la thèse de l'unisexe : cela n'y faisait rien, la thèse de l'unisexe imposait ses catégories de pensée à un point tel que même les éventuels tenants du discours alors très minoritaire sur l'existence de *deux sexes différents* se voyaient obligés d'en passer pour finir par les catégories du discours qu'ils combattaient. Ainsi Laqueur nous conduit à ceci : que l'antagonisme entre les deux discours sur le(s) sexe(s) n'a que très peu de liens avec l'observation : que dans ce domaine plus qu'ailleurs l'observation la plus froide se dit dans des discours dirigés par des choix politiques, religieux, sociaux, voire métaphysiques. Laqueur, souligne que « la thèse suivant laquelle, au cours de la maturation des femmes, l'excitabilité se transfère avec succès du clitoris à l'orifice vaginal ne repose sur absolument aucune donnée anatomique ni physiologique. » Ce que Freud ne pouvait pas ne pas savoir. A la fois Freud a eu le souci de donner une base *biologique* à chacun des sexes *et à leur* différence et en même temps il s'en est écarté lorsqu'il a précisé qu'il distinguait « trois concepts » de « masculin et féminin » : l'un *psychologique* (c'est l'*opposition* actif/passif), l'autre *biologique* (*opposition* spermatozoïde/ovule), et enfin le troisième *sociologique* (c'est le « genre » de Laqueur). Il remarque alors que le troisième, qui « reçoit son contenu des individus masculins et féminins effectivement existants [...] donne comme résultat pour l'être humain que, ni dans le sens psychologique ni dans le sens biologique, une pure masculinité ou féminité n'est trouvée. »

Quel qu'ait pu être au fil des siècles l'embrouillamini des propos sur le(s) sexe(s), les partisans de l'unisexe parlaient *d'abord* de différences d'intensité (c'est *moins bien* de l'avoir en dedans qu'au dehors) ; et ceux qui soutenaient l'existence de deux sexes ne parlaient jamais de l'intensité qu'en second (on peut être *plus ou moins* homme, mais on est *d'abord* homme). Guy le Gaufey⁸ le formule ainsi : les premiers faisaient appel à la logique de la participation, ou de l'analogie chère à saint Augustin : tous les êtres de la Création, des anges aux animaux en passant par les humains, diffèrent entre eux, mais tous s'ordonnent sur une *même* échelle montant vers leur commun Créateur. Les seconds

⁷ Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en occident* Gallimard essais, Paris, 1992.

⁸ Guy le Gaufey, *L'éviction de l'origine*, E.P.E.L., Paris, 1994.

instituaient, eux, des ordres horizontalement séparés, interdisant toute hiérarchisation, mais autorisant *la mise en rapport*. Il faut donc qu'il y ait deux sexes et deux seulement pour que le couple qu'ils forment dégage le principe unique de leur opposition.

Ce que les mathématiques posent c'est que la différence d'un élément par rapport à *n'importe quel autre* de l'ensemble auquel il appartient, cette différence par principe est quelconque, variable. Si par contre un élément *a* diffère de *b* et seulement de *b*, alors leur différence n'est plus une variable, mais une constante. C'est, me semble-t-il, la raison *logique* (pas empirique !) pour laquelle Freud affirme en 1923 son fameux primat du phallus. Car la « différence sexuelle », il ne la juge pas comme à son habitude en scientifique soucieux de descriptions fines, il prend d'abord en compte le *dire* du sujet affecté par cette différence, à savoir l'enfant (fille ou garçon) qui s'y trouve confronté, et qui n'a accès (visuel) qu'à une chose, tantôt présente tantôt absente : le pénis. En tant qu'elle peut *manquer à sa place*, cette constante peut être tenue pour donner son fondement à l'ordre symbolique.

Je disais tout à l'heure que la question du sexuel c'est aussi celle des catégories.

Les catégories homosexualité Rome

Dès que nous abordons cette question des catégories qui cherchent à définir des comportements sexuels des comportements intimes liés à une histoire personnelle, nous devons avoir à l'esprit qu'elles ne peuvent pas être exportées ailleurs ni avant, c'est-à-dire que si nous voulons définir les comportements de l'intimité d'un individu avec un autre individu dans un autre espace que celui de l'Europe occidentale moderne capitaliste industrielle et bourgeoise il faut penser les catégories avec les thèmes de l'époque que nous voulons étudier. Par exemple, pour l'histoire de l'homosexualité⁹ lorsque les premiers travaux autour de l'homosexualité en Grèce ou à Rome ont été faits dans les années 70 80, il y a eu un besoin de revendication des mouvements de libération féministes ou gays, ces gens surtout aux Etats-Unis, cherchaient des points d'ancrages prestigieux à leurs propres pratiques dans l'antiquité. Il leur fallait donc trouver ailleurs une racine, des pratiques que nous appelons aujourd'hui homosexuelles. Or il n'y a pas d'homosexualité à Rome. Il n'a pas non plus d'homosexualité en Grèce. Il n'y a pas non plus d'hétérosexualité à Rome. Il n'y a pas non plus d'hétérosexualité en Grèce. Il n'y a pas non plus de bisexualité, toutes ces catégories ce sont nos catégories. Cela veut dire plusieurs choses :

Que les comportements sexuels de l'antiquité doivent être pensés avec les termes, les mots, les discours, les pratiques de l'antiquité c'est-à-dire selon les fonctions et les statuts de l'antiquité.

Ca veut dire aussi que ce que nous appelons les pratiques minoritaires de la sexualité aujourd'hui et qui n'existaient pas avant il faut les reconnaître comme le pur produit de notre société. Ce n'est pas un hasard si Freud a théorisé les catégories de la sexualité dans le monde le plus opprimant de l'Europe capitaliste, la Vienne bourgeoise supra industrielle. Ces catégories là ne peuvent pas être exportées au risque dans la cas contraire soit de ne pas comprendre notre propre présent et pire de ne pas comprendre le passé.

En effet, on ne peut pas trouver un terme latin et même un mot grec pour désigner ce que nous appelons l'homosexualité et même ce que nous appelons l'hétérosexualité. En revanche il y a un lexique qui recoupe toute une série de pratiques qui n'existent que chez les romains. Par exemple le mot *passivus* qui veut dire le passif, c'est le passif celui qui est pénétré et non qui

⁹ Voir *L'érotisme masculin dans la Rome antique*, Florence Dupont, Belin, Collection Antiquité au présent.

pénètre, qui éprouverait une volupté sexuelle à se faire pénétrer. Le passivus se met au service de quelqu'un d'autre, ça peut être un service de volupté sexuelle mais ça peut être tout autant d'autres formes de services. C'est-à-dire que nous ne devons pas penser en termes d'homosexualité actif-passif tels que nous les pensons aujourd'hui mais en termes de statuts sociaux à Rome. Parce que c'est ça qui définit l'antiquité romaine ou grecque. S'agit-il d'un homme libre ou s'agit-il d'un esclave ? Un homme libre ne se met jamais au service de qui que ce soit. En revanche un esclave se met au service de son maître. Donc celui qui se met dans la position d'être passivus ce n'est pas qu'il éprouve une volupté sexuelle à être pénétré c'est parce qu'il se met au service de l'autre, donc il s'asservit, il perd sa qualité d'homme libre. Il peut se trouver que cette perte de la liberté civique passe par le plaisir de pénétration mais il y a d'autres exemples où le passivus est aussi celui qui pénètre.

Donc, les rapports d'un individu à un autre ne sont pas fondés sur la différence sexuelle du partenaire mais sur la différence sociale. L'homme romain c'est d'abord un individu mâle comme son nom l'indique, et comme son nom ne l'indique pas c'est aussi un citoyen libre, ce qui exclut d'emblée de la définition de la société romaine, les femmes, les esclaves, les étrangers. Toutes ces catégories n'appartiennent pas à la catégorie de l'homme libre. Par conséquent lorsqu'un homme adulte libre, un romain va éprouver le désir sexuel, il ne va pas regarder le sexe génital du partenaire qui est en face de lui mais son statut social. Si en face de lui il y a un individu de naissance libre, aucun comportement sexuel n'est possible quel que soit le sexe. Inversement s'il a en face de lui un esclave quel que soit le sexe de l'esclave, ce qu'il va regarder c'est le statut. La femme libre, à Rome, ce qu'on appelle en latin la matrona c'est la future femme et donc la future mère des petits citoyens. Elle est un système de reproduction mais en même temps elle est le représentant féminin de la société libre des hommes romains. Ce qui veut dire qu'un homme romain ne regardera jamais le corps de son épouse, de sa matrona comme un lieu de plaisir. Un homme romain ne peut pas éprouver de plaisir sexuel avec sa femme si d'aventure il prenait le corps de son épouse comme un lieu de plaisir sexuel il y aurait quelqu'un qui interviendrait immédiatement, le beau-père par exemple qui est un représentant du système libre des hommes qui dirait : Quoi ! tu considères le corps de ma fille comme un objet de plaisir ? Donc tu asservis ma fille donc tu lui fais perdre son individualité de femme libre tu la traites comme une esclave donc tu me touches moi aussi citoyen mâle libre adulte donc tu me fais perdre ma qualité d'homme libre. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de relation sexuelle. La femme romaine est là pour la reproduction. Il y a un respect total de l'homme libre à l'égard de sa femme d'ailleurs une femme libre ne sort jamais autrement que voilée dans la rue pour éviter la violence de la rue et les sollicitations sexuelles dont elle pourrait être l'objet. Il y a une disposition de la Loi romaine qui permet aux hommes libres romains de divorcer de leurs femmes si elles ne sortent pas la tête voilée.

Un homme romain fait l'amour avec sa femme pour faire des enfants mais il n'y a pas forcément de jouissance (les neurologues disent que lorsqu'il y a déversement spermatique l'homme jouit). Mais à Rome peut-être pas. Un homme romain pour avoir un enfant doit avoir le versement spermatique dans le vagin de son épouse mais ça ne veut pas dire qu'il éprouve du plaisir, il y a peut-être une maîtrise de sa propre corporéité qui fait que l'homme n'éprouve pas de jouissance particulière en jouissant. Certains chercheurs sont persuadés que les femmes libres romaines donc les matrones ont appris dans leur éducation de leur propre corps à être frigides ce qui veut peut-être dire que la physiologie n'est peut-être pas si naturelle que ça. Cette jouissance physiologique dont tout le monde dit qu'elle est incontrôlable et si elle était le pur produit de la culture et si c'était une construction culturelle ? A tel point que certaines femmes romaines libres sont regardées d'un très mauvais œil si elles sont enceintes après 25 ans. Ça veut dire qu'elles n'ont pas maîtrisé la

technique de leur corps ça veut dire aussi que leur époux est trop uxorien. Mais alors où se situe la jouissance ?

Pour obtenir de la jouissance si vous êtes romain libre on va donc à Rome utiliser le corps des esclaves. La société romaine est esclavagiste parce que le corps de l'esclave est considéré comme un corps inférieur sur le plan statutaire et sur le plan moral. A partir de ce moment là on peut pratiquer avec lui des comportements qu'on ne peut pas avoir avec d'autres corps. En conséquence la volupté sexuelle qui asservit l'individu ne peut surtout pas être pratiquée avec les corps libres, on va donc la pratiquer avec le corps des esclaves. Mais là où ça se complique et où l'enquête devient vraiment passionnante c'est que l'homme romain va privilégier dans le harem de ses esclaves, non pas le corps des esclaves filles mais des esclaves garçon. On pourrait dire que c'est incohérent puisque on disait tout à l'heure que ce que va regarder le romain c'est le corps des esclaves donc il est indifférent au sexe puisqu'il regarde avant tout le statut. Certes il regarde le statut et pas le sexe mais il va privilégier le corps servile du garçon parce que l'homme romain restitue dans son plaisir le rapport qu'il entretient avec son fils. Et c'est pour ça que l'homme romain privilégie le corps de l'esclave masculin. A Rome c'est le père qui transmet toutes les valeurs identitaires de la société le père accompagne son fils partout dans tous les lieux publics, le forum, le champ de Mars y compris d'ailleurs en exil ; à partir du moment où les valeurs identitaires sont transmises du père au fils, c'est le corps imaginaire du fils qui va être l'objet du désir mais comme le corps du fils est un corps évidemment libre, pas question que le romain désire son propre fils il va donc fabriquer ses esclaves et un de ces esclaves comme étant son fils c'est ce qu'on appelle son puer delicatus qui correspond grosso modo à son petit copain, son petit chéri. Dans toutes les maisons aristocratiques de Rome il existe en effet un harem d'esclaves. D'esclaves mâles ou d'esclaves féminins. Et dans ce harem il y a l'esclave préféré qui est l'esclave garçon. Juvénile car c'est un corps qui est en dehors des poils et des odeurs, de tout ce qui fait le corps masculin adulte tout ça n'est pas du tout l'objet d'un désir pour les romains, au plus l'individu sera imberbe, jeune avec de beaux cheveux, avec une peau délicate au plus il sera désiré par l'homme romain. C'est donc un aspect de ce que nous nommons aujourd'hui la pédophilie. A Rome il y a donc un aspect pédophile et en plus non seulement de pédophilie mais comme il s'agit de restituer le corps de son fils non pas de son vrai fils mais le corps de l'esclave comme s'il était son fils, c'est donc une pédophilie incestueuse. Ce qui veut dire que le comble des délices pour un romain c'est de pratiquer ce que nous appellerions aujourd'hui un rapport de pédophilie incestueuse. Tout cela nous conduit à relativiser cette question des catégories à les entendre comme productions sociales culturelles politiques mais également à poser et j'insiste lourdement **qu'il est exclu que des pratiques puissent identifier des attitudes subjectives.**

A propos des catégories justement, une petite remarque en passant, l'anthropologue anglaise Mary Douglas¹⁰ a montré que l'impur surgit toujours dans une problématique de classement. « Si l'impur, écrit-elle, est ce qui n'est pas à sa place, nous devons l'aborder par le biais de l'ordre. L'impur, le sale, c'est ce qui ne doit pas être inclus si l'on veut perpétuer tel ou tel ordre. » Dans le Lévitique elle montre que le proscrit surgit exclusivement à la croisée des classements :

« Toute bête qui a le pied onglé, les ongles fendus et qui rumine, vous en mangerez. De ceux-ci uniquement vous ne mangerez pas ! Le chameau, parce qu'il est ruminant, mais qu'il n'a pas le sabot fendu [...] Le lièvre, parce qu'il est ruminant, mais n'a pas l'ongle fendu. Le porc, parce qu'il a le pied onglé et l'ongle fendu, mais qu'il ne rumine pas : il sera impur pour vous . »

Freud

¹⁰ Marie Douglas, *De la souillure*, Paris, Maspero, 1971, p. 59.

Freud a complètement bouleversé son époque en posant dans un monde bourgeois scientifique et scientifique qu'il y a une sexualité infantile pleine de violences et de passion. Freud dans son livre « Les trois essais sur la théorie du sexuel » a montré que cette sexualité infantile était organisée de façon pulsionnelle et n'était pas différente que l'on soit un petit garçon ou une petite fille. Et c'est là qu'il a déplié l'organisation des pulsions qui vaut autant pour le petit garçon que pour la petite fille. Dans cette découverte il y a deux aspects subversifs et extrêmement violents, d'une part que cette sexualité infantile est très puissante et construite, d'autre part qu'elle est la même pour tous les enfants humains. Donc ce que l'on appelait, ce qu'on appelle la différence entre les sexes ne va pas de soi. Cela montre que le genre est construit, qu'il nous vient de la culture et du langage. Freud nous dit que le petit de l'homme est quel que soit son genre « pervers polymorphe » c'est-à-dire que sa tendance est de vouloir jouir par tous les bords, par tous les orifices qui sont ceux par lesquels il a déjà obtenu des satisfactions qui sont les satisfactions des besoins. Le complexe d'Oedipe est en quelque sorte la loi sexualisée, le drame humain de trouver un genre dans l'univers social, c'est la soumission au genre, comment devient-on garçon, comment devient-on fille ? C'est ça le complexe d'Œdipe.

L'apport de Freud sur cette question a été d'une certaine façon radical parce qu'il a rendu manifestes le caractère politique et social, du sexe. C'est-à-dire que les considérations anatomiques ne sont, sur ce point, d'aucune aide. Ce qu'il s'agit dès lors de saisir c'est que ce n'est pas une différence des organes ou des chromosomes qui déterminent notre configuration, mais une différence des sexes - ce mot désignant, au-delà de la matérialité de la chair, et en termes lacaniens l'organe en tant que pris dans la dialectique du désir, et donc « interprété » par le signifiant. C'est donc un point essentiel, la réalité du sexe est autre que le réel de l'organe anatomique. Or, cette réalité, - Freud l'affirmera dès 1908¹¹ ne reconnaît qu'un seul organe, celui qu'il désigne à ce moment de son oeuvre du terme de « pénis ». Donc là on est dans l'unisexe.

Mais en même temps ce qui est paradoxal c'est que le socle sur lequel s'est édifiée la psychanalyse, c'est... la bisexualité. Et ce signifiant non seulement marque l'origine de la psychanalyse, mais encore revient de manière répétitive tout au long de l'oeuvre de Freud jusqu'en 1937 dans l'article « Analyse finie et indéfinie ». En effet, d'une part la conception freudienne de la sexualité implique une rupture avec l'idée de la bisexualité que prônait W. Fliess mais en même temps il reste embarrassé de ce signifiant qui réapparaît dans des contextes très divers au fil de ses travaux¹².

On s'aperçoit que très tôt - c'est-à-dire dès les Trois essais [..] -, le concept de bisexualité commence à évoluer vers une opposition activité passivité. En fait, dès 1905, Freud se sert du terme de bisexualité pour soutenir la thèse qu'il n'y a qu'une seule libido, mâle¹³. Ce terme « bisexualité » désigne donc en réalité une stricte monosexualité de départ, et la question de la bisexualité se trouve dès lors localisée du côté des femmes - pour être femmes avec une libido

¹¹ S. FREUD, Les théories sexuelles infantiles, La vie sexuelle, PUF

¹² Par exemple dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité (1905), dans l'article sur « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité » (1908), dans « Un enfant est battu » (1919), dans « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), dans Malaise dans la civilisation (1930), dans « La sexualité féminine » (1931), dans « Analyse finie et indéfinie » (1937).

¹³ « Les rapports de l'hybridité psychique avec l'hybridité anatomique évidente ne sont certes pas aussi intimes, aussi constants qu'on a bien voulu le dire [...]. En sorte qu'il faut admettre que l'hermaphrodisme somatique et l'inversion sont deux choses indépendantes l'une de l'autre. La bisexualité sous la forme la plus rudimentaire a été définie par un apologiste des invertis-mâles : un cerveau de femme dans un corps d'homme. Seulement, nous ne savons pas ce que c'est qu'un "cerveau de femme". [...] Retenons, toutefois, deux idées pour notre explication de l'inversion : d'abord, il nous faut tenir compte d'une disposition bisexuelle; mais nous ne savons pas quel en est le substratum anatomique. Nous voyons ensuite qu'il s'agit de troubles modifiant la pulsion sexuelle dans son développement. » (Freud, Trois essais sur la théorie de la sexualité, p. 28.)

mâle, comment font-elles ? Lorsque Freud utilise ce mot, il ne vise donc pas un partage des sexes, une opposition masculin-féminin, il désigne une polarité qui vient à la place de la différence des sexes. Dans la note de 1915 contemporaine de la théorie de la pulsion sexuelle que Freud élabore dans « Pulsions et destin des pulsions¹⁴ », il nous dit que la pulsion sexuelle chez l'être humain n'est pas organisée sur la base du couple mâle-femelle, mais bien autour de polarités foncièrement a-sexuées, activité-passivité et sujet-objet. Le concept de libido lui apparaît dès 1894 au cours de la correspondance avec Fliess¹⁵; par la suite sa définition ne cessera d'être remodelée en fonction de la difficulté que Freud éprouve à situer, à l'aide de ce terme unique, ce qu'il en serait d'un pôle masculin et d'un pôle féminin. S'il commence, dans la première rédaction des Trois essais, par poser que la libido unique est d'essence mâle et qu'elle apparaît comme telle dans l'autoérotisme de la prime enfance, il doit immédiatement faire face à cette question : que se passe-t-il dès lors dans le cas de la petite fille, et, plus tard, de la femme ? Ainsi est-il conduit à soutenir que la sexualité de la petite fille est foncièrement mâle, et localisée au clitoris - qui constitue l'équivalent du gland masculin. Cette sexualité mâle devra par la suite être refoulée afin que la petite fille se transforme en femme, et que la zone érogène conductrice se déplace du clitoris au vagin¹⁶.

Nous mesurons le degré de difficultés, d'ambiguïtés, de paradoxes, sur lesquels repose notre théorie, que nous pouvons résumer ainsi : Freud soutient l'existence de deux sexes (allant donc jusqu'à inventer pour les besoins une « migration libidinale » *spécifiquement* féminine), mais soutient également que la libido ne connaît point de différence sexuelle et que d'ailleurs, s'il faut vraiment se résoudre à lui donner un sexe, elle sera plutôt mâle. Si l'on rajoute à cela sa croyance presque inébranlable, empruntée à Fliess, en la bisexualité, en l'existence régulière de *deux* sexes chez le même individu, on a presque tous les cas de figure possibles : bien sûr il y a deux sexes, sauf qu'il n'y en a qu'un, et d'ailleurs la preuve c'est que les deux se rencontrent toujours chez le même individu. On tourne donc en rond. Doit-on voir là un échec de Freud dans sa volonté de se rabattre in fine sur des fondements ultimes pseudo-biologiques ? L'ambiguïté de Freud tient au fait que sa conception du sexe est strictement dualiste du point de vue biologique (il joue à ce niveau d'une opposition du type oui/non), alors que sa conception du sexe psychologique (actif/passif) est au contraire tributaire d'un continuum du type + ou -. La libido, en tant que pure activité, sera toujours *plus ou moins* là ; le phallus, lui, y sera *ou pas*. Freud pose que la différence d'organes que présente l'anatomie du corps humain ne se signifie pas, au niveau de l'inconscient, comme un partage entre deux sexes.

A la partition masculin-féminin que l'anatomie sexuelle semble poser comme évidence, le savoir inconscient préfère en quelque sorte l'opposition non châtré/châtré. La différence perceptible au niveau de l'anatomie, ne s'inscrit pas comme telle dans le psychique. Ne s'y inscrit que ce qui est conséquence de cette différence, soit le complexe de castration. Mais l'important n'est pas simplement ce clivage, c'est l'usage que garçons et filles vont en faire pour déterminer leur attitude. En répudiant le concept de bisexualité au sens où Fliess entendait le défendre, c'est-à-dire en rejetant l'idée qu'il existerait entre les deux sexes un rapport de symétrie inversée, en miroir, Freud inaugure d'une certaine façon le « il n'y a pas de rapport sexuel » de Lacan.

Lacan

¹⁴ S. FREUD, « Pulsions et destin des pulsions », Métapsychologie.

¹⁵ S. FREUD, Naissance de la psychanalyse, manuscrit E.

¹⁶ S. FREUD, Trois essais..., p. 128.

Lacan amorce un mouvement qui déplace la question du champ du sexe à celui de la jouissance: la bisexualité devient bi-jouissance, le problème étant désormais de savoir s'il y a une jouissance en plus de la jouissance mâle. Rappelons la lecture canonique qui est faite du tableau de la sexuation. Ce tableau nous vient de loin dans l'élaboration lacanienne il prend forme peu à peu dans les années 70 notamment dans les séminaires *d'un discours qui ne serait pas du semblant* (1970-1971), *...ou pire* (1971-1972), *Le savoir du psychanalyste entretiens de Ste Anne* (1971-1972) et *Encore* (1972-1973).

$$\begin{array}{cc} \exists x \overline{\Phi x} & \overline{\exists x \Phi x} \\ \forall x \Phi x & \overline{\forall x \Phi x} \end{array}$$

La colonne de gauche du tableau décrit la structure de la position dite masculine dans la sexualité, position dont le signifiant majeur est le signifiant de l'Un; la colonne de droite rend compte de la position dite féminine, dont le signifiant clef est celui de l'Autre. Cette division ne correspond nullement à la différence anatomique entre les sexes, mais elle indique une division du sujet en deux moitiés, le choix de la position subjective se détermine dans le discours du sujet, parfois à l'encontre de son anatomie. Dans chacune de ces colonnes s'inscrivent une série *d'écritures* qui toutes concernent une *fonction* unique : la fonction Φx qui affirme que ce qui se rapporte à la sexualité relève de la fonction du phallus (Φ), de quelque côté que l'on se situe. La différence d'identification sexuée s'institue chez les hommes et les femmes, par la manière dont ils s'insèrent comme sujets dans cette fonction. Ce n'est donc pas la fonction Φx , la loi phallique, qui, par elle-même, les fait différents, mais la position subjective dans laquelle ils s'y déclarent assujettis.

L'élaboration de ce tableau nous renseigne sur la manière dont Lacan entend approcher la question du sexuel et de son non rapport. Je laisse de côté les étapes d'élaboration successives de ces formules, les questions logiques stricto sensu et le « pas tout » qui seront abordées lors de nos prochaines séances. Je voudrais m'en tenir au côté gauche du tableau parce qu'à partir de là nous pouvons mettre en lumière quelques aspects fondamentaux du cheminement de sa pensée.

Ce que les textes que nous travaillons nous montrent c'est qu'au fil des années Lacan intuitionne quelque chose et se trouve dans la nécessité de l'écrire. D'écrire, donc de représenter quelque chose d'irreprésentable. Pourquoi ? Pour ne pas se retrouver dans une position poético-mystique. Il a donc recours à des concepts et à des écritures mathématiques et à la logique et notamment à Gottlob Frege (1848/1925)¹⁷. Puisqu'il s'agit de nombrer les jouissances le recours aux mathématiques est intéressant puisqu'il offre la possibilité d'écrire de l'irreprésentable mais cela nécessite aussi le recours à des axiomes. Au niveau de la rencontre Homme/Femme l'idée fondamentale qui va fonctionner c'est l'idée d'un non rapport, d'un partiel qui n'entretiendrait pas de rapport avec l'unité. Le partiel n'a pas de rapport avec l'Un.

Pour bien comprendre le cheminement de Lacan notamment dans *...ou pire* et les *Le savoir du psychanalyste entretiens de Sainte Anne*, il faut avoir à l'esprit quelques concepts mathématiques auxquels il fait abondamment référence concernant le 0, le 1 le 2 dans le champ de la logique fregeenne.

Le 0 c'est ce qui permet de passer au 1, il faut un axiome de départ qui permet de poser que le 0 est un, et un axiome qui pose que le produit d'un ensemble vide de nombres est 1.

Au départ le 0 est un artifice de notation. Cet artifice a acquis par la suite le statut d'objet mathématique. C'est difficile à admettre le 0, 0 objet c'est quoi ? C'est une abstraction et

¹⁷ Gottlob Frege est le fondateur de la logique moderne ou *logique mathématique*, selon l'appellation due à Giuseppe Peano et universellement admise. Ses travaux furent révélés au public savant par Bertrand Russell.

Frege disait on ne voit pas très bien comment on peut se figurer 0 étoile visible dans le ciel! Le 0 peut être le vide mais pour les physiciens le vide n'est jamais parfait il y a toujours quelque chose c'est pour ça que le 0 est une abstraction. Physiquement 1 je vois ce que c'est je vois 1 homme devant moi. Mais 0 ? 0 homme 0 femme c'est toujours la même chose ! Alors qu'1 homme ce n'est pas 1 femme ! On a donc besoin d'un axiome pour dire non seulement que le vide existe (c'est la différence avec le néant puis que le néant n'existe pas) mais qu'il est unique. L'ensemble vide est donc profondément paradoxal. Grâce à lui, il est facile de prouver le résultat bien connu des débuts de la science fiction : *Les martiens sont des petits hommes verts avec des oreilles pointues.*

Voici le raisonnement. Considérons E l'ensemble des martiens et F l'ensemble des petits hommes verts avec des oreilles pointues. Il faut admettre que aucun être vivant n'existant (ou n'existant plus) sur la planète Mars, l'ensemble E est vide si bien qu'il est partie de l'ensemble F : $E \subset F$.

Ce résultat signifie que tous les éléments de E sont dans F c'est-à-dire que tous les martiens sont des petits hommes verts avec des oreilles pointues.

De même le produit d'un ensemble vide de nombres est 1. C'est un axiome il faut absolument le poser : $p(0) = 1$. Pourquoi le vide ne peut être défini que par **un axiome** ? On ne peut répondre à la question sans s'interroger sur les fondements des mathématiques.

Pourquoi a-t-on besoin d'un axiome pour le définir ? Pourquoi ne pas se contenter de la théorie des ensembles initiée par Georg Cantor (1845-1918) ? Parce que pour les mathématiciens, celui-ci considère comme ensemble toute collection d'objets que l'on peut voir comme étant « ensembles ». Cette « définition » soulève assez vite des problèmes et des *paradoxes* apparaissent. Le plus célèbre est dû à Russell en 1903 :

Si A est l'ensemble de tous les ensembles qui ne sont pas éléments d'eux-mêmes, A est-il contenu dans A ?

Exemple : Sur l'enseigne du seul barbier d'un petit village, on peut lire : **Je rase tous les hommes du village qui ne se rasent pas eux-mêmes.** *Qui rase le barbier ?* S'il se rase lui-même, il ne respecte pas son enseigne puisqu'il raserait quelqu'un qui se rase lui-même. S'il ne se rase pas lui-même, alors son enseigne ment puisqu'il ne raserait pas tous les hommes du village.

Il est donc nécessaire de préciser ce qu'est un ensemble. Cette démarche débouche sur un système d'axiomes dont l'un définit l'ensemble vide :

$$\exists x, \forall y, y \notin x$$

Il existe un ensemble x ne contenant aucun élément (tout ensemble y ne lui appartient pas). Un autre axiome permet de montrer que cet ensemble est unique, on l'appelle l'ensemble vide et on le note \emptyset .

C'est là qu'entre en jeu un autre personnage : Gottlob Frege pour nous conduire à ce que c'est que le 1 : **le 1 c'est ce qui est identique à ce qui n'est pas identique à soi.**

Soit donc un maître d'hôtel « qui veut s'assurer qu'il y a sur la table autant de couteaux que d'assiettes ». Il va mettre en relation biunivoque chaque assiette et son couteau. Ce maître d'hôtel frégéen pratique naturellement l'équinuméricité des concepts F (« assiettes présentes sur cette table ») et G (« couteaux présents sur cette table »). Tant qu'à chaque assiette correspond son couteau, notre maître d'hôtel *identifie* chaque assiette et chaque couteau, puis passe à la paire suivante. S'il a déposé une marque au début de son travail, et que repassant devant sa marque, il constate qu'il n'y a pas eu de rupture dans la correspondance, il saura qu'il y a autant d'assiettes que de couteaux, et pourra tranquillement déduire l'équinuméricité de F et de G sans connaître le nombre de chacun. Mais supposons maintenant qu'à tel moment de son parcours, la correspondance terme à terme n'ait pas lieu. Soit le cas où notre maître d'hôtel se trouve face à un couteau sans assiette, et rappelons-nous que frégéennement parlant, il doit à chaque fois porter son attention sur deux places adjacentes, celle réservée à l'assiette et celle

réservée au couteau, et vérifier pour chacune que s'y tient un objet *identique* à l'objet entrevu à la même place le coup d'avant. Frege lui fait alors tenir le raisonnement selon lequel à la place « assiette » se présente, non pas une « absence d'assiette », mais quelque chose de « non identique » à « assiette ». De là, il conclut qu'il y a *zéro* assiette à cet endroit car il a précédemment *convenu* d'appeler « zéro » le nombre qui appartient au concept non identique à soi. Le maître d'hôtel, quant à lui, n'en a pas fini, et va à nouveau identifier ce qu'il a maintenant d'un côté, soit l'assiette non identique à elle-même (le « zéro » d'assiette), et ce qui est de l'autre côté, le couteau. Et c'est alors, et alors seulement, que, dans ce mouvement répétitif d'identification de chacun des termes couplés dans la bijection, ce couteau tombe sous le concept « identique à ce qui n'est pas identique à soi » (donc « identique à zéro » puisque « zéro » = « non identique à soi ») et va, *de ce fait*, valoir pour 1. Frege fait surgir l'UN comme ce qui serait, non pas égal à zéro, mais « identique à non identique à soi », car il lui importe de cerner ce qu'il en est de la *relation* entre assiette et couteau.

Cette petite gymnastique mentale est de l'ordre d'un séisme épistémologique. Avant, le sujet possédait (ou pas) des relations avec des objets. Voilà que maintenant, c'est la relation elle-même qui devient sujet. La relation n'est plus un espèce de vide ontologique où une sorte d'arc électrique passerait entre un terme appelé « sujet » et un autre appelé « objet » ; elle est désormais conçue comme étant (possiblement) le sujet, si bien que ce dernier va pouvoir être, comme elle désormais, représenté.

Il semble que dans le tableau fonctionnent deux ordres de logique, une aristotélicienne et un frégréenne. Une logique aristotélicienne avec des universelles et des particulières affirmatives négatives où on désigne clairement un *individu sujet* apte à soutenir *discursivement* des prédicats parce qu'il les possède *effectivement* c'est à son être ou à ses qualités *d'individu* qu'il les doit et une logique Frégéenne où « x » désigne un objet (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas fonction, tout ce qui ne possède aucune place vide), et s'il satisfait à la fonction F, ce n'est pas à son être ou à ses qualités d'individu qu'il le doit mais au fait de son *appartenance* à la *classe* des individus qui satisfont ladite fonction F.

Du coup dans le tableau nous tombons sur des contradictions. Côté homme, il y a quelque chose de fort discret en dépit de la contradiction flagrante : si tous disent oui, comment concevoir qu'il y en ait un qui dise non ? Mais ce « tous » et ce « un » – quantificateurs positifs – ne font malheureusement pas problème lorsqu'on lit. Pour peu qu'on admette que celui qui, invraisemblablement, dit non, c'est quelque chose comme le Père façon *Totem et tabou*, on comprend tout, et donc on rate la difficulté. Ça a été mon cas durant de nombreuses années. Une vérité double est affirmée: il y en a un qui fait exception : il existe $\exists x \text{ non } \Phi$ de x, mais *par ailleurs tous* tombent sous la règle. On a bien lu : pas « tous moins-un », mais bien : « tous ». Lacan oscille entre les 2 logiques. Tantôt il nous laisse entendre que c'est le père de Totem et Tabou (donc version aristotélicienne, ontologique) tantôt que c'est sa fonction logique qui importe... donc version frégréenne).

Observez que tout à l'heure, vous ayant parlé successivement de la négation, de la conjonction et de la disjonction, je n'ai pas poussé jusqu'au bout de ce qu'il en était de l'implication. Il est clair qu'ici encore l'implication, elle, ne saurait fonctionner qu'entre les deux niveaux, celui de la fonction phallique et celui qui l'écarte. Or, rien de ce qui est disjonction, au niveau inférieur, au niveau de l'insuffisance de la spécification universelle, rien n'implique pour autant, rien n'exige que ce soit si et si seulement, la syncope d'existence qui se produit au niveau supérieur, effectivement se produise, que la discorde du niveau inférieur soit exigible, et très précisément réciproquement.¹⁸

¹⁸ *Le savoir du psychanalyste*, texte inédit, leçon du 3 mars 1972, retranscription de l'A.L.I. p.82

Je vous ai dit, indiqué tout au moins, ce qui fait difficulté dans cette genèse logique, à savoir justement la béance, que je vous ai soulignée du triangle mathématique, entre ce Zéro et ce Un, béance que redouble leur opposition d'affrontement. Que déjà ce qui peut intervenir ne soit là que du fait que ce soit là l'essence du premier couple, que ce ne puisse être qu'un troisième et que la béance comme telle soit toujours laissée du deux, c'est là quelque chose d'essentiel à rappeler en raison de quelque chose de bien plus dangereux à laisser subsister dans l'analyse que les aventures mythiques d'Oedipe, qui sont en elles-mêmes sans aucun inconvénient, pour autant qu'elles structurent admirablement la nécessité qu'il y ait quelque part au moins Un qui transcende ce qu'il en est de la prise de la fonction phallique. Le mythe du Père primitif ne veut rien dire d'autre. Ceci y est très suffisamment exprimé pour que nous puissions en faire aisément usage, outre que nous le trouvons confirmé par la structuration logique qui est celle que je vous rappelle de ce qui est inscrit au tableau.¹⁹

Ceci est très important pour le point que je reprendrai en conclusion.

Dans la droite ligne de la difficulté précédente Lacan décrète l'inaccessibilité *du* nombre 2 :²⁰

<Je vais vous parler> de ce qu'on peut dire quant à ce qu'il en est des entiers, concernant une propriété qui serait celle de l'accessibilité. Définissons-la de ceci qu'un nombre est accessible de pouvoir être produit, soit comme somme, soit comme exponentiation des nombres qui sont plus petits que lui. A ce titre, le début des nombres se confirme de n'être pas accessible et très précisément jusqu'à deux. La chose nous intéresse tout spécialement quant à ce deux, puisque < pour ce qui est du > rapport de l'un au zéro, j'ai suffisamment souligné que l'un s'engendre de ce que le zéro marque de manque. Avec zéro et un, que vous les additionniez ou que vous les mettiez l'un à l'autre, voire à lui-même, dans une relation exponentielle, jamais le deux ne s'atteint. Le nombre deux, au sens où je viens de le poser, qu'il puisse, d'une sommation ou d'une exponentiation s'engendrer des nombres plus petits, ce test s'avère négatif : il n'y a pas de deux qui s'engendre au moyen du un et du zéro.

Une remarque de Gödel est ici éclairante, c'est très précisément que l'aleph zéro, à savoir l'infini actuel, est ce qui se trouve réaliser le même cas, alors que pour tout ce qu'il en est des nombres entiers à partir de deux, — commencez à trois : trois se fait avec un et deux, quatre peut se faire d'un deux mis à sa propre exponentiation, et ainsi de suite — il n'y a pas un nombre qui ne puisse se réaliser par une de ces opérations à partir des nombres plus petits que lui. C'est précisément ce qui fait défaut et ce en quoi, au niveau de l'aleph zéro se reproduit cette faille que j'appelle de l'inaccessibilité".²¹

Lacan soutient que le nombre deux est inaccessible (selon la définition qu'il donne alors de l'accessibilité), et qu'en ce sens il est *comme* aleph zéro. L'objection majeure qui peut lui être faite par les mathématiciens, c'est que l'équation $1 + 1 = 2$ est recevable, et coupe court à toute « inaccessibilité » de 2 (le fait d'additionner deux fois le même nombre n'est pas exclu par Lacan – et pourquoi le serait-il ? – puisqu'il évoque $2^2 = 4$, ce qui s'atteint aussi par $2 + 2$). Aleph zéro, lui et lui seul, est « inaccessible » au sens de Lacan.

Alors pourquoi un tel forçage ? C'est qu'il est question encore une fois de jouissance, et plus encore : de nombrer les jouissances. Nous revoilà à la question du début : avec Lacan nous avons bien deux genres (ses formules de la sexuation les posent), mais combien de jouissances ? Il y en a au moins une qui va de soi : la phallique. Mais se pourrait-il qu'il y en eût une autre ? S'il y en avait une telle autre, elle serait dite « féminine », et au contraire de la

¹⁹ *Le savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 3 mars 1972, retranscription de l'A.L.I. p.81. Voir également pages 77 et suivantes.

²⁰ Lire sur ce point A. Badiou, « *Sujet et infini* », in *Conditions*, Paris, Seuil, octobre 1992. 199.

²¹ ...*Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1972, retranscription de l'A.L.I. p.122-124.

phallique elle serait pensée comme ayant la puissance du dénombrable c'est-à-dire s'effectuant sur le modèle de la succession des nombres entiers, et se trouverait être « infinie ». Donc : inaccessible. (Si Lacan s'appuyait sur Cantor il ne pourrait pas tenir sa position car pour lui l'infini actuel est accessible). L' « inaccessibilité » du 2 même en tant qu' « erreur mathématique » veut dire que si une deuxième jouissance existe, il faut la poser comme inaccessible (ce qui ne veut pas dire inexistante). Nouveau cas de figure dans la longue histoire du nombre des sexes, concernant cette fois le nombre de jouissance(s) : on ne peut se contenter d'en poser une et une seule, mais on ne peut pas s'en donner deux. La notion d' « inaccessible » mathématique vient alors à propos pour désigner la recherche d'une parité dont il est exclu *par principe* qu'elle l'atteigne.

Conclusion

Tout cela nous permet pour finir de mieux voir les enjeux liés à cet acte de nombrer le(s) sexe(s), et de nous déprendre de l'idée que la psychanalyse, par son type d'accès au sexuel, serait sur ce chapitre plus directement au fait. « Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel », par exemple, que la jouissance « féminine » soit incommensurable à la phallique, ceci est plus clairement que jamais à tenir pour un axiome : un énoncé à *partir* duquel peuvent se produire des énoncés vrais, mais qui, quant à lui, n'est de l'ordre ni du vrai ni du faux (pareil, en cela à la bisexualité freudienne). Comme tout postulat, il est une demande, une requête, il cherche l'assentiment d'un public, d'une écoute pour qu'à partir de là puisse s'ordonner un certain nombre de phénomènes.

Tout ceci peut bien être tenu pour des affirmations risquées, puisqu'on chercherait en vain à établir leur vérité. Ce sont des *postulats* qui, certes, doivent être admis par le lecteur et donc posséder à ce titre quelque créance, mais ne sauraient pour autant être pris pour des *théorèmes*.

Est-ce qu'en somme comme le souligne P-H. Castel²² en psychanalyse, le « plutôt masculin » ou le « plutôt féminin » résultent d'équilibrations contingentes de la bisexualité psychique, sans qu'on puisse formuler là-dessus aucune généralité transsubjective ? La prise en charge des intersexuels dont il viendra nous parler est intéressante car elle pose la question thérapeutique en termes d'identité de genre : en fera-t-on « des » hommes ou « des » femmes ? Si l'on restreint le terme catégorie à la définition qu'une catégorie c'est d'abord une catégorie *d'appartenance* à une espèce la question de *qui* appartient à une catégorie devient vitale. Il ne suffit plus de classer les individus selon les critères psychosociologiques du genre. Encore faut-il qu'ils puissent dire je dans le genre où on les aura classés. Faut-il privilégier le « qui », ou ce « à quoi » il appartient ?

N'y a-t-il de subjectivité *que* sexuée, et sexuée, qui plus est, selon une répartition particulièrement stricte des deux sexes ?

N'y a-t-il pas lieu de reprendre le concept de « la multitude » chez Deleuze et de parler de multitude des corps, **des** sexualités et non pas de la différence sexuelle qui est absolument normative et contraignante.

Doit-on espérer qu'il faudrait à la psychanalyse ou à une certaine psychanalyse hétéronormative une purge pour qu'elle cesse de voir de la « différence sexuelle » là où il n'y a que des « genres » construits socialement et historiquement ?

²² Pierre-Henri Castel, *La métamorphose impensable essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Gallimard, 2003.